



On était en avril 2002. Le club n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements et faisait ses premiers pas avec hésitation, mais enthousiasme, comme une ti mamaille qui découvre la vie avec émerveillement et confiance. Les pêcheurs de Sainte-Anne m'avaient accueilli chaleureusement parmi eux, et j'avais bénéficié des conseils d'un ancien qui m'avait évité de faire des erreurs en creusant mes fondations. Il m'avait aussi aidé à dégotter à bon compte les matériaux dont j'avais besoin. « Je t'explique comment faire, m'avait-il proposé en substance, et toi, tu creuses et tu portes ». Je lui dois beaucoup.

Le petit cabanon dans lequel j'avais pu entreposer mes premiers blocs de plongée et mes premiers détendeurs était enfin sorti de terre. Un magnifique logo Natiyabel ornait sa façade, ainsi que les boudins

du semi-rigide noir amarré au ponton. J'avais diffusé des petits dépliants publicitaires fabriqués par un ami... Il ne me restait plus qu'à attendre les clients.

J'étais occupé à bricoler sur le bateau lorsque je vis une jeune femme s'avancer vers moi sur le ponton. C'était un petit gabarit, mais elle était agréablement proportionnée, et la musculature de ses jambes laissait penser qu'elle pratiquait régulièrement une activité sportive. Ses cheveux coupés courts, d'un noir très dense, encadraient un petit visage sur lequel le soleil de Martinique avait déjà allumé quelques phares, et la teinte rosâtre de ses cuisses trahissait son statut de métropolitaine en vacances.

— Bonjour. Vous êtes Alex ? me demanda-t-elle d'un ton enjoué.

— Lui-même, répondis-je en souriant de toutes mes dents.

Sophie Hugueneau était arrivée en Martinique la veille, pour deux semaines de vacances. Elle résidait dans un bungalow situé près du Club Med, et avait trouvé mes prospectus sur la banque de la réception. Elle avait un projet très précis en tête.

Je l'invitai à bord en lui prêtant la main, et la fis asseoir sur le boudin tribord, à l'ombre du taud. Elle entra immédiatement dans le vif du sujet, et me fit une proposition très particulière : elle souhaitait acquérir la qualification nécessaire pour plonger sur l'épave du Roraima. Mais ce n'était pas tout... On était le 25 avril, et elle voulait réserver mon bateau pour effectuer cette plongée le 11 mai très exactement.

— Pourquoi le 11 mai ? lui demandai-je, assez étonné par la précision de son programme.

— Parce que cela fera cent ans tout ronds que le bateau aura coulé dans la rade.

Je lui fis remarquer que l'éruption meurtrière de la Montagne Pelée, responsable du naufrage, datait du 8 mai 1902 et non du 11...

— Je sais me dit-elle, mais le bateau incendié par la nuée ardente a mis trois jours avant de couler.

Je fus surpris par la précision irrécusable de sa réponse. La fille semblait avoir sérieusement étudié le sujet. Mais pourquoi ce projet étonnant ?... Bien que la question me brûlât les lèvres, je n'osai la lui poser. Quelque chose me disait qu'il s'agissait d'un vœu, ou tout du moins d'une entreprise qui excédait la simple lubie.

— Pourquoi moi ? lui demandai-je, de plus en plus intrigué par sa démarche. Il y a des clubs à Saint-Pierre qui seraient plus pratiques...

— Certainement, mais ils auront d'autres clients à bord, et je veux faire cela toute seule... enfin, toute seule avec un moniteur, corrigea-t-elle. Et comme vous démarrez à peine...

— Comme le club est tout récent, on ne sera pas obligés de refuser des clients, terminai-je à sa place.

Elle eut un petit haussement de sourcils, comme pour s'excuser de sa déduction.

Je la trouvais très sympathique, et je la rassurai.

— Pani pwoblèm. C'est tout à fait logique. Vous êtes déjà plongeuse, j'imagine ?

— Oui, confirma-t-elle, Niveau deux.

Je lui expliquai que pour descendre sur le Roraima, il lui faudrait obtenir la certification d'un PE60, c'est-à-dire un niveau technique qui lui permettrait de plonger à cette profondeur, encadrée par un moniteur. En partant de son niveau actuel, cela signifiait une petite semaine de stage intensif, pratique et théorique.

Nous nous accordâmes sur les conditions financières, et convînmes d'un premier cours le lendemain matin.

Sophie se révéla une élève conscientieuse et appliquée, en tout cas très motivée. Lors de ces séances, attentive à l'extrême, elle observait un comportement fervent, qui confinait presque au mystique. Je n'avais jamais eu d'élève aussi concentrée... Elle me donnait l'impression de suivre une formation initiatique. En fait, elle se comportait comme si elle s'apprêtait à entrer dans les ordres.

Ces quelques journées passées ensemble m'avait fait découvrir son étonnant niveau d'expertise dans l'histoire de l'éruption de 1902. Elle semblait extraordinairement bien documentée sur la catastrophe tellurique, mais aussi sur les épaves de Saint-Pierre, et particulièrement sur celle du Roraima.

Comme tous les natifs de l'île, je connaissais l'histoire de cette terrible journée, bien sûr. Mais elle avait souligné des faits que j'ignorais ou que j'avais oubliés, notamment les signes précurseurs ignorés par les autorités locales de l'époque. Dès février, en effet, les premiers avertissements avant-coureurs de la

catastrophe s'étaient manifestés : des lueurs avaient été aperçues au sommet du volcan ; les oiseaux, les serpents et les rats quittaient les flancs de la montagne par milliers. Plusieurs jours avant l'éruption, des fumeroles avaient commencé à monter dans le ciel. Les odeurs de soufre avaient suivi... L'argenterie s'était mise à noircir dans les armoires, puis il y avait eu les premières secousses, les explosions phréatiques, et les blocs incandescents projetés comme des bombes à trois ou quatre cents mètres de hauteur. Sophie donnait les dates précises. Elle parlait en historienne qui connaît son affaire comme personne, intarissable.

— On ne parle que de Saint-Pierre... Saviez-vous que le jour de l'éruption, le 8 mai, c'est le village du Prêcheur qui fut frappé le premier ? À trois heures du matin... Une coulée de boue engloutissant les habitations... Quatre cents morts... les premiers... Ce que l'on sait peu, de même, c'est que la nuée ardente du 8 mai n'a pas été unique. Au moins sept répliques ont déferlé sur Saint-Pierre au cours des mois suivants. Celle du 20 mai acheva la destruction de la ville ; celle du 30 août frappa Morne Rouge qui n'avait pas été évacué, car jusqu'à présent toutes les autres nuées s'étaient orientées vers le sud-ouest. Mille personnes périrent à nouveau. Près de trente mille malheureux trouvèrent donc la mort au cours de la phase paroxysmale de l'éruption.

Un matin, alors que nous étions sur le point d'embarquer pour des exercices pratiques dans la zone

des quarante mètres, nous sentîmes le sol trembler légèrement sous nos pieds. La secousse avait été très légère et très courte. Habitué à ce genre de phénomènes – rarement préjudiciables en Martinique – j'y avais à peine prêté attention. Mais lorsque je revins au cabanon pour charger la suite du matériel, je trouvai Sophie en proie à la plus grande frayeur, et je dus la reconforter longuement. Je compris à cet instant qu'elle était victime d'une incontrôlable phobie des secousses telluriques.

Elle obtint son niveau à temps pour la plongée du 11 mai. Le jour venu, elle était techniquement prête, et je lui avais donné sa qualification sans aucune hésitation. Elle la méritait vraiment. Elle avait décidé elle-même que la plongée devrait s'effectuer à treize heures. C'était l'heure à laquelle le bateau s'était enfoncé dans les flots par l'arrière, dévoré par trois jours d'incendie immaîtrisable.

— De plus, argumenta-t-elle, ce sera le moment du déjeuner, et les clubs de plongée nous laisseront seuls sur le site.

Cette contrainte nous fit partir très tôt le matin, car il fallait deux bonnes heures de navigation, en longeant la côte caraïbe, pour remonter les trente-deux milles qui nous séparaient de la rade de Saint-Pierre. Avec la vitesse du bateau, je craignais la fraîcheur, et je lui avais conseillé de s'équiper d'un léger vêtement coupe-vent. J'avais trois blocs de quinze litres gonflés, et deux bouteilles de douze litres que je comptais prendre sous le bateau, en sécurité pour le

palier. J'avais embarqué une glacière avec de quoi nous restaurer, sans oublier un flacon de planteur et de l'eau en quantité. En plus de son matériel personnel, Sophie avait embarqué une petite mallette étanche en PVC.

Sophie était très concentrée. J'aurais dit « recueillie ». De toute façon, le bruit du moteur et les chocs de l'étrave fendant les vagues à grande vitesse ne facilitaient pas la conversation. Après quelques tentatives inconfortables, nous nous enfermâmes chacun dans nos pensées, et n'échangeâmes pas plus de dix phrases durant tout le trajet.

Il était environ onze heures lorsque nous arrivâmes à Saint-Pierre. La lumière sur la rade était magnifique, et la mer parfaitement calme, comme depuis notre départ.

Je me rapprochai un peu de la plage, car les fonds descendent très vite, et je voulais m'ancrer pour attendre l'heure de notre plongée. Je comptais déplacer le bateau à midi et demi, et m'amarrer à la bouée de mouillage, juste à l'aplomb de l'épave. D'où nous étions, nous avions une vue magnifique sur la Montagne Pelée dont on voyait le sommet dégagé se découper dans le bleu du ciel. On apercevait aussi quelques pans des murs calcinés par la nuée ardente, et laissés en l'état depuis plus de cent dix ans. En contemplant cette rade vraiment splendide, j'exprimai à haute voix une réflexion que j'entendais souvent dans la bouche des touristes, et même des habitants de l'île.

— La ville pourrait être tellement plus jolie et plus gaie sans ces cicatrices... Certains se demandent souvent pourquoi les habitants de Saint-Pierre n'ont pas reconstruit du neuf sur ces ruines, ou bien aménagé des jardins verts et fleuris. On pourrait cultiver le souvenir sans se complaire dans le pathétique...

— C'est un sanctuaire, Alex... Il y a des sanctuaires auxquels on ne touche pas...

Sophie commença à me parler du Roraima. Elle était incollable sur le sujet, et semblait vouer à l'épave du bateau une sorte de vénération mystique.

— Le navire était canadien, mais portait le nom d'une province et d'une montagne du Brésil. C'était un cargo mixte, et il transportait quelques passagers en plus de son équipage québécois. Il descendait de l'Atlantique Nord, avait longé la côte est des États Unis, la Floride, les grandes et les petites Antilles. Il devait poursuivre par le Venezuela, et s'arrêter à Bélem au Brésil.

Je connaissais une bonne partie de cette histoire, mais je la laissai parler. Elle se saoulait de paroles, et je compris que cet étalage de connaissances faisait partie de son plaisir... À sa manière, elle se mettait en condition pour apprécier sa plongée.

— Malheureusement, on connaît la suite, poursuivit-elle. Le Roraima, ancré dans la rade à six heures quarante-cinq, reçoit quelques retombées de cendres... Le Diamant arrive à sept heures, chargé de curieux. Et un peu après huit heures, c'est le cataclysme : la

montagne explose dans un jaillissement de flammes, et expulse une quantité phénoménale de nuages incendiaires noirs... Descendant à une vitesse effarante, ceux-ci dévalent le long de la montagne... Ils franchissent tous les obstacles, et submergent Saint-Pierre plongé dans les ténèbres, détruisant et brûlant tout sur leur passage... Les navires en rade sont atteints à leur tour... Les flots sont soulevés, les petits navires sont renversés. Le Grappler coule le premier, puis la Gabrielle, le Teresa Lo Vico, le Clementina, l'Anna Morse, le Korona... Le Diamant tente de fuir l'enfer, mais ses chaudières explosent, et il coule. Le Sacro Cuore, le Tamaya, le Nord-America, l'Arama flambent et s'enfoncent dans les flots. Le capitaine du Roraima crie de lever l'ancre, mais au même instant, le fléau atteint le navire qui se couche sur le côté... La cheminée de fer est rasée, et les deux mâts d'acier arrachés net. Chargé de bois, charbon, pétrole, le navire prend feu en plusieurs points à la fois... Une longue colonne de fumée monte de son arrière. À terre, l'obscurité est si épaisse qu'elle masque l'incendie de la ville. Les passagers des cabines sont rapidement asphyxiés ou noyés... Ceux qui se trouvaient sur le pont sont tués immédiatement. À l'intérieur, quelques survivants sont très gravement brûlés, et nombre d'entre eux décéderont dans les heures qui suivent.

Sophie était prise dans son propre récit, et son exaltation semblait l'avoir mise dans un état proche de la transe. Sa narration était si précise, et comportait de

tels détails, qu'on eut dit qu'elle avait déjà vécu cette scène. Moi, j'étais un peu inquiet, car la plongée profonde se prête mal aux états de stress, et ma passagère ne s'affichait pas comme un modèle de zénitude.

Arriva l'heure de déplacer le bateau au-dessus de l'épave. Après son épisode survolté, Sophie était retournée à cet état de profond recueillement que je lui avais déjà connu lors de nos plongées d'entraînement. Je préférais cela, bien que ce comportement catatonique ne m'inspirât guère confiance. J'amarrai le bateau à la bouée de mouillage, et je mis les blocs de sécurité à l'eau, suspendus à six et neuf mètres sous la coque, robinets fermés mais détendeurs sous pression. Il était treize heures précises. Nous étions seuls sur le site. Tout se passait comme Sophie l'avait souhaité.

Nous nous équipâmes sans un mot. Je remarquai qu'elle prenait quelque chose dans son caisson étanche. Cela ressemblait à une petite plaquette rectangulaire, et je pensai qu'il s'agissait sans doute d'une ardoise sous-marine. Je la vis placer l'objet dans la poche de son gilet stabilisateur. Je lui transmis les dernières consignes, en lui recommandant de ne jamais s'éloigner de moi, puis après un ultime signe de tête, nous basculâmes ensemble par-dessus bord. Si tout se passait bien, nous devions avoir le temps de parcourir les cent-vingt mètres de l'épave. Toutefois, je ne comptais pas entraîner Sophie dans les entrailles du navire où une couche de cendre et de vase pulvérulente risquait de supprimer rapidement toute

visibilité. Sans fil d'Ariane, c'eut été une véritable imprudence qui aurait pu s'avérer fatale.

La descente commença le long du bout, et nous arrivâmes rapidement sur l'étrave, à environ quarante mètres de fond. Sophie était très à l'aise. L'eau était claire, et nous avions deviné la forme du bateau se dessiner nettement au fur et à mesure de la descente.

Nous accordâmes un coup d'œil rapide à l'une des ancles, posée sur le sable, et à l'imposante chaîne de mouillage, brisée, mais toujours fixée à la proue du cargo. Nous nous dirigeâmes vers l'arrière, admirant les énormes éponges rougeâtres qui colonisent toute l'épave.

Toujours en direction de la poupe, nous traversâmes les coursives ornées de grandes gorgones blanches et orangées. La vision du bleu à l'intérieur des structures de métal oxydé était absolument magnifique, mais je me méfiais car les tôles sont coupantes, et des câbles pendent un peu partout. Un gros thazard passa dans le bleu, sur notre droite, et plus loin j'aperçus un beau banc de platax. Poissons trompettes, mombins, anges, carangues pullulaient... Pourtant, Sophie semblait peu intéressée par la richesse de la faune vagile, pas plus que par les « cheveux blancs », ces fameux virgulaires qui, avec les vers de feu, les comatules, et les spirographes constituent la faune fixée de l'épave.

On arriva bientôt à la cassure où la coque semble avoir roulé sur elle-même. Les entreponts et les escaliers nous invitaient à pénétrer à l'intérieur du navire, mais pour cette « première », je voulais éviter de m'enfoncer dans l'épave. Je suivis du regard un énorme barracuda solitaire qui se promenait, manifestement maître des lieux. Et lorsque je me retournai pour m'assurer que Sophie profitait aussi du spectacle, elle avait disparu.

L'adrénaline m'envahit. Je consultai mon ordinateur. Moins cinquante mètres. Il nous restait deux minutes de plongée avant d'entrer dans les paliers.

Je rebroussai chemin sur quelques mètres, me faufilant par l'une des ouvertures de la coursive, et je regardai vers le haut, dans la lumière bleutée. Tour circulaire sur moi-même... Personne. Je m'efforçai de contrôler la panique que je sentais monter. Il fallait que je la trouve, et vite !

Je descendis dans l'entrepont. Je connais bien l'épave et je me situais parfaitement. Mais je savais qu'elle était vaste, et qu'à cette profondeur, les paliers ne pardonnaient pas.

Je longeai l'entrepont, la salle de bains et ses carreaux de faïence bleue... Toujours personne. J'atteignis enfin les cabines dévastées qui accueillaient autrefois les rares passagers du cargo mixte.

Sophie Hugeneau était à genoux devant un hublot, les mains posées à plat de part et d'autre de l'ouverture dont les bords déchiquetés étaient couverts de concrétions. Cela formait comme un écran de

télévision rétroéclairé. Elle regardait le bleu, et semblait hypnotisée par le spectacle, les bulles s'échappant très doucement de son détendeur. Sa respiration était très lente, comme si elle était en léthargie.

Au moment où je la saisis par la bretelle de son gilet stabilisateur pour la sortir de là, je jetai un coup d'œil par le hublot et ne vis rien d'autre que du bleu... un bleu intense et magnifique, dont la pureté absolue était presque dérangeante. Mais je ne distinguai rien d'autre qui pût exercer une telle fascination.

Je la guidai à travers le dédale de poutres métalliques enchevêtrées et déformées par l'incendie, les engrenages et les restes d'objets tordus par la chaleur... Elle se laissa entraîner docilement, et bientôt nous remontâmes vers la surface, le long du mouillage de la bouée.

Après un palier de quarante-cinq minutes, durant lequel il nous fallut utiliser les blocs de sécurité pendus sous le bateau, nous remontâmes à bord par l'échelle. Je dus aider Sophie qui montrait des signes d'épuisement. Je lui donnai à boire, et absorbai moi-même une longue gorgée d'eau. Puis je lui posai la question.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, Sophie ? On a frôlé la catastrophe...

Pour seule réponse, elle ouvrit sa boîte étanche et en sortit une feuille de papier. Elle me la tendit. C'était la copie d'une page très ancienne : une liste de noms. La liste des passagers du Roraima, datée d'avril 1902.

Je ne compris pas immédiatement ce qu'elle voulait me dire. Puis je vis son nom, reproduit à trois reprises et souligné d'un trait gras, au milieu de la liste. Sophie Hugueneau, nationalité française, née le 4 février 1876 ; Adrien Hugueneau, nationalité française, née le 21 mars 1872 ; et Charles Hugueneau, un bébé de quelques mois, qui voyageait sur le Roraima avec ses parents. Il était né le 9 novembre 1901.

Elle était la descendante de ce bébé, l'un des seuls survivants du naufrage qui avait emporté ses parents.

Sophie n'était pas en état de reprendre la mer, et je la convainquis de louer deux chambres d'hôtel pour se reposer et passer la nuit. Le retour sur Sainte-Anne pourrait se faire plus confortablement le lendemain, après un bon sommeil réparateur.

Mais je n'étais pas totalement satisfait. Je me sentais frustré, comme s'il me restait une dernière chose à accomplir pour boucler cette étrange expédition. Et cette chose, c'était dans les flancs du Roraima que je devais la trouver.

Le lendemain matin, je me levai très tôt, et je m'amarrai de nouveau sur la bouée de l'épave. La lumière était très douce, et les clubs n'avaient pas encore ouvert leurs portes. J'équipai rapidement le dernier bloc gonflé qui me restait, et je me mis à l'eau. Je filai vers le fond et m'introduisis dans le cargo par le chemin le plus direct, pour gagner la cabine où j'avais trouvé Sophie la veille.

Le hublot produisait toujours la même illusion d'un écran de télévision allumé. Je me mis dans la position où j'avais découvert la jeune femme. Et je compris. Car je vis à mon tour le film qui avait défilé devant Sophie fascinée et assommée par le spectacle dantesque. Je vis la scène incroyable, telle que Ellery S.Scott, le second du Roraima et l'un des seuls survivants, avait pu la décrire plus tard.

« Brusquement, quelques instants après huit heures, se produisit une formidable explosion de la montagne... la nuée sortit avec un fracas épouvantable. Ce nuage descendit en roulant, en se tordant sur les pentes de la montagne, escaladant les mornes, immense nuage de scories fondues, de flammes et de fumées, lumineux, effroyable. Lorsqu'il arriva au terme de sa course, balayant tout, il semblait suivi par une masse inépuisable, un tourbillon sans fin, de vapeurs, de cendres et de gaz brûlants. Cela ressemblait à un cyclone qui soulève devant lui la terre et l'eau, arrache tout sur son passage, mais c'était un cyclone de feu, incendiant tout ce qu'il touchait. Cela ne dura que quelques secondes, mais pour qui le voyait franchir la distance qui le séparait de la ville, la ville était perdue. La lave, le feu, les cendres, la fumée, tout fût sur nous en un instant. Aucun train marchant à grande vitesse n'eût pu échapper. Une obscurité profonde se produisit alors et, dès que cet épouvantable fléau parvint à la mer, il roula sur ses eaux, mettant le feu aux rivages et aux navires. Le Roraima talonna violemment sur bâbord, puis, d'une

brusque secousse, il fut poussé à tribord, plongeant sa lisse très profondément dans l'eau. Des cendres brûlantes tombèrent d'abord, bientôt suivies par une pluie de lapilli chauds... Après les lapilli, ce fût une pluie de boue brûlante, ayant la consistance d'un ciment très fin... L'obscurité était complète, interrompue seulement par les flammes qui s'élevaient à l'arrière du navire, par l'incendie de la ville et les explosions de ses rhumeries... ».

Je me secouai et sortis de ma vision hallucinatoire. Mais lorsque je me retournai pour m'apprêter à quitter l'épave, j'aperçus l'objet que Sophie avait extrait de son coffret étanche avant de s'immerger. C'était une petite plaque de marbre blanc de la taille d'un livre de poche. Elle était posée sur le sol, appuyée contre la paroi métallique de la cabine, entre deux spirographes qui formaient comme une décoration florale. Je m'approchai et lu l'inscription gravée : « *À Sophie et Adrien Hugeneau, morts dans cette cabine le 11 mai 1902, et à Charles, mon aïeul. Avec tout mon amour* ».

Je saisissai délicatement la plaque, et je sortis de la cabine. Puis je m'enfonçai encore plus profondément dans les entrailles du cargo. Je passai la salle des machines avec ses volants de manœuvre en cuivre, ses manomètres, et la soute à charbon. Et je pénétrai dans les parties les plus secrètes et les plus inaccessibles du navire, où je savais trouver la pompe de cale. Là, je laissai couler la plaque de marbre dans une faille du

plancher, vers les fonds extrêmes de l'épave, où aucun plongeur ne viendrait jamais la trouver.

Et j'attaquai la remontée, dans le bleu, vers la lumière du soleil qui filtrait à travers la surface miroitante.

REMERCIEMENTS

Pardon pour les quelques adaptations que j'ai pu faire, notamment dans les dates de certains événements, modifiées pour les besoins de mes histoires.

Merci aux auteurs de blogs et sites web qui m'ont permis de refaire la plongée sur le Roraima :

<http://www.grieme.org/pages/roraima.html>

<http://scubaspot.free.fr/epaves/roraima.html>

Témoignage de Ellery S. Scott, Second du Roraima, l'un des survivants de ce bateau.

(Traduction libre de A. Lacroix, 1904)

Et merci à Alex (que je connais depuis si long-temps), et à Aline, avec lesquels j'ai passé tant de bons moments.

Pour finir, je tiens à préciser – pour ceux qui pourraient encore avoir des doutes – qu'Alex et Aline sont des modèles de rigueur et de sécurité, et que jamais ils ne se laisseraient aller à de telles imprudences !

Le recueil des 5 nouvelles est en vente au club, et les fonds recueillis sont destinés à l'achat de mouillages écologiques.

JLE